

ATAVISME



— Oh ! ma tante, comme mon chapeau vous coiffe bien ! On dirait qu'il a été fait pour vous.
— Pas étonnant, petite. Tu sais bien que nous avons la même tête.

COMPLAINTES DES PARAPLUIES

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
Pour être parapluies
Nous n'en avons pas moins des âmes,
Des âmes qui s'ennuient !...”

“ Nous sommes jaloux des ombrelles
Aux ruches de dentelles,
Et nous sommes jaloux des cannes,
Car, sous les ciels purs se pavanent
Les ombrelles de soie
Et les cannes, leurs sœurs de joie !
Faites pour la parade,
Grands hochets de la promenade,
Elles connaissent vos caresses
Et vos baisers d'or, blonds Zéphyres !
Elles connaissent les ivresses
Des beaux jours qu'enchantent les rires !
Mais nous, lugubres armes,
On ne nous sort que sous les larmes !...”

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
Pour être parapluies
Nous n'en avons pas moins des âmes,
Des âmes qui s'ennuient !...”

“ Même propres ? sommes-nous sales ?
Quand il y a spectacle
En quelque brillant receptacle
Nous n'entrons jamais dans les salles :
On nous relègue au vestiaire,

Où, plantés sur une gouttière,
Au cou portant un chiffre infâme,
Nous attendons qu'on nous réclame !
Et si, jappant comme des chiennes,
Les ouvreuses, nos gardiennes,
En nous rendant nous martyrisent,
C'est bien parce qu'elles se disent :
— Eux, ils ont meilleurs caractères
Que leurs propriétaires !...”

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,
Pour être parapluies
Nous n'en avons pas moins des âmes,
Des âmes qui s'ennuient !...”

“ Exhalant leurs misères
Au sein d'une pâle antichambre,
Par un soir de décembre
Ainsi pleuraient les pauvres frères ;
Et ce bas monde
Abonde
En malheureux, comme eux si tristes
Qu'ils n'ont pas même le courage
De se faire utopistes !...
Hélas ! ils sont nés pour l'orage,
Et pour la pluie, et les bourrasques !
O maîtres, déridez vos masques !
Où va la canne, où va l'ombrelle,
Que le rictus ouvre son aile !...”

FERCO.

La Politesse est l'Esprit de la Bonté

Une femme à qui son amitié fraternelle donne du talent, j'ai nommé Eugénie de Guérin, a dit : “ La bonté c'est la politesse du cœur. ” J'ajouterai que la politesse est l'esprit de la bonté.

On peut être fort intelligent, avoir même du génie sans posséder l'esprit qui rend le commerce intellectuel si agréable ; on peut être très bon sans la politesse qui est le lien et le charme des relations sociales, mais on ne peut pas être poli sans être bon. Car l'urbanité, la politesse même ne sont pas le savoir-vivre. Le savoir-vivre, c'est la lettre du code des usages du monde qui varie selon les époques et les pays ; la politesse c'est l'esprit qui les vivifie. Le savoir-vivre s'acquiert, la politesse est innée.

Ainsi il est d'usage, par exemple, de ne pas couper à table son pain avec son couteau, mais de le rompre, et il est poli, si l'on se trouve avec des personnes qui ignorent cet usage ou qui ne veulent pas en tenir compte, de paraître ne pas s'en apercevoir. Le code du savoir-vivre a tant d'articles que les gens les mieux élevés peuvent très bien en oublier quelques-uns, et tandis que nous faisons la remarque que notre voisin en omet,

il observe de son côté, à notre détriment, certains manquements dont nous ne nous apercevons pas. Toujours la paille et la poutre ! La conviction que nous pouvons avoir besoin d'indulgence nous rendra plus indulgent, l'orgueil seul est intolérant.

Quand le Christ a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, il a posé les bases de la politesse immuable, fille de la bonté et du devoir.

Pour être vraiment poli, il faut savoir sacrifier ses aises et ses goûts au profit du prochain. Un bon cœur est seul capable de le faire. Tout peuple et tout individu qui n'ont pas l'esprit de sacrifices sont mal élevés, grossiers et impertinents, ce sont des égoïstes. C'est qu'il faut se gêner pour ne pas gêner les autres, s'ennuyer parfois pour les amuser, faire bien des choses qu'il serait agréable d'éviter pour remplir même de simples devoirs sociaux.

C'est dimanche, il fait un temps superbe et il a plu toute la semaine : on habite la ville et il est si salubre d'aller respirer le bon air des champs. Les arbres sont touffus, le gazon si vert, les fleurs s'ouvrent, le soleil met la nature en fête et le cœur en joie. La famille est prête, on va partir. Le courrier apporte une grande lettre bordée de noir.

— Tiens, qui est-ce qui est mort ? M. Durand, connais pas. Et toi, ma femme ? Toi non plus. Qui donc nous envoie ce faire-part ? Voyons, voyons. Ce doit être mon commis Gérard. Oui, je ne connais pas d'autres membres de la famille Durand.

Allons, enfants, qu'on se dépêche nous allons manquer le train.

— Pourtant, Georges, ce pauvre Gérard !

— Tu veux que nous restions pour ce bonhomme Durand que nous n'avons jamais vu.

— Mon ami, si nous perdions un parent inconnu aux Gérard, ils se croiraient obligés d'assister à ses obsèques parce qu'ils sont nos inférieurs.

— Hum ! j'avais furieusement besoin d'exercice en plein air. Cet imbécile de Durand aurait bien dû ne mourir que demain.

— On ne choisit pas son jour et les pauvres Gérard n'auront pas beau-

coup de monde par un si beau temps, et ils connaissent si peu de gens !

Le mari regarde sa femme et, pour dissimuler l'émotion que lui cause sa bonté, qui cherche à convaincre sans rien imposer, il lui prend la tête à deux mains et embrasse son front avec tendresse.

— Oh ! Georges, dit-elle en riant, tu défris mes boucles.

— C'est que je t'aime tout plein, vois-tu. Mais les mioches ?

— Ils iront à la musique avec notre voisine qui y conduit ses enfants.

— Tout de même on n'a pas idée de se faire enterrer par un si beau dimanche, à trois heures après-midi !

— Mon ami, reprend la femme qui a réfléchi, nous serons assez à temps pour aller demander à dîner à l'oncle-Baptiste ; son jardin est déjà en fleurs, nous ne l'avons pas encore vu ce printemps.

— Ma petite femme, tu es un ange. Je ne sais si Mme Gérard te donnera un coup de langue de moins !...

La petite femme haussa les épaules, elle se souciait peu des coups de langue de Mme Gérard, et elle se mit à préparer une toilette de circonstance.

Voilà ce que j'appelle une femme polie, sachant remplir ses devoirs envers ses semblables, sans leur être liée d'amitié, uniquement par compassion et par convenance. Cependant, que de choses elle ignore en fait de savoir-vivre ! On m'a conté que, dans le der-

REPROCHES INJUSTES



La maman. — Petit saligaud... comment fais-tu pour te mettre toujours plein d'encre aux doigts... ? Tu ne veux donc pas prendre modèle sur ton petit camarade... ? Oui, le nègre ! Est-ce qu'on lui en voit jamais de l'encre à ses mains ?